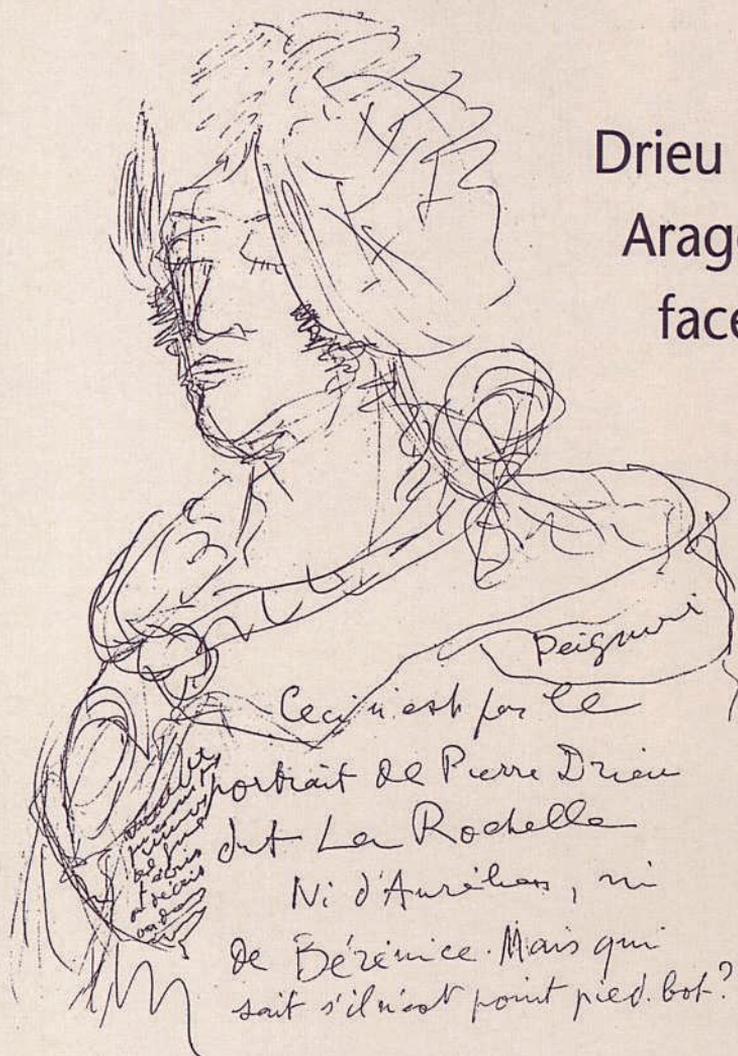


Maurizio Serra
**Les frères
séparés**

Préface de
Pierre Assouline

Drieu La Rochelle,
Aragon, Malraux
face à l'Histoire



La Table Ronde

LES FRÈRES SÉPARÉS

MAURIZIO SERRA

LES
FRÈRES SÉPARÉS

Drieu La Rochelle, Aragon,
Malraux face à l'Histoire

Traduit de l'italien par
CAROLE CAVALLERA

Préface de
PIERRE ASSOULINE



LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

Sommaire

Préface de Pierre Assouline	I
Introduction. – FILS DE PERSONNE	11
REMERCIEMENTS	25
Chapitre I. – LES PRÉMICES	27
1. Le père, la mère, l'épouse	27
2. Les années d'apprentissage	49
3. Amitiés.	64
4. La scène du monde.	75
Chapitre II. – L'ÈRE DES CHOIX	91
1. Le communiste	91
2. Le fasciste	118
3. Le révolutionnaire	144
Chapitre III. – LA GUERRE	169
1. Gilles	169
2. Aurélien	204
3. L'Altenburg	219
Chapitre IV. – FINS DE PARTIS	237
1. Trilogie de la mort	237
2. L'antiministre	252
3. Ce qui reste d'Elsa	284
Conclusion. – LE NOBLE ÉCHEC.	307
Appendices.	315

PRÉFACE

C'est une histoire d'amitié comme il y en eut tant d'autres, à ceci près qu'elle s'inscrit dans une aventure littéraire, politique et intellectuelle qui a secoué l'Europe du siècle échu. Elle se déploie sous la figure tutélaire de Barrès pour un mot de lui sur l'exiguïté de l'homme lorsqu'il se condamne à n'abriter que lui-même. Sans doubles vies ni vies parallèles de nature à donner corps à ses fantasmes et à élargir son horizon.

Ces trois hommes étaient de ceux pour qui n'être qu'un est une prison et une limite, mais certainement pas un accomplissement. On sait bien que tout homme est deux hommes et que le véritable est l'autre. Il faut avoir deux visages. Se dédoubler en permanence. Le jour où vient le moment de tuer la marionnette en soi, on arrache son masque : si l'on n'en portait pas, c'est l'enveloppe du visage qu'on arracherait.

Osera-t-on dire que Maurizio Serra renouvelle un genre exténué ? On osera. Car c'est aussi d'une multibiographie qu'il s'agit. Non pas juxtaposition de portraits à la paresseuse, mais véritable interpénétration de destins

et enchevêtrement de trajectoires. Il conserve une âme de comparatiste, probable héritage naturel de sa double culture franco-italienne. Le couple Aragon/Triolet le renvoie à celui que formaient les Jouhandeau, au risque de la psychobiographie ; il s'aventure jusqu'à esquisser un rapprochement entre Drieu et Bernanos ; il dresse un parallèle entre la liaison Drieu/Christiane « Beloukia » Renault et celle qui unissait Virginia « Fiat » Agnelli à Malaparte ; il rassemble en raison de leur état fragmentaire et inachevé *Les Noyers de l'Altenburg* de l'un et les *Mémoires de Dirk Raspe* de l'autre, ce qu'ils n'ont pas écrit comptant autant que ce qu'ils ont écrit.

Cela relève du puzzle, de la mosaïque et du collage. Une fois contourné l'écueil du déterminisme, tout s'emboîte miraculeusement. Jamais il ne sollicite les textes quand ce serait si facile.

Pas de complaisance pour l'un ou l'autre mais une réelle empathie pour les trois. L'exercice n'est supportable sur une telle distance que si la plume de l'auteur est sous-tendue par une vraie sensibilité littéraire et non par un intérêt de circonstance. C'est le cas. On sent que son commerce avec les écrivains français de l'entre-deux-guerres est ancien, comme est profonde son intimité avec l'époque ; malgré le décalage des générations, il pourrait être de cette famille-là, famille d'esprit s'entend, celle qu'on se choisit.

On se saisit sans méfiance des clés qu'il nous offre pour pénétrer dans la complexité de ces trois personnages enfermés derrière leurs masques car on le sait animé en permanence par une admiration critique. Il appelle

un chat un chat, Rollet un fripon et Malraux un pilote de pacotille, puis un attentiste, enfin un homme à l'indéniable courage physique. On peut placer au plus haut son discours pour l'entrée des cendres de Jean Moulin au Panthéon sans se dissimuler que ses passages sur son propre rôle dans la Résistance étaient, en la circonstance, déplacés.

Maurizio Serra n'est pas un historien, car son travail ne relève pas de la recherche ; pas d'archives, de rapports, ni de correspondance dans ses sources. Au-delà de la nécessaire compilation, il se livre à une synthèse et à une analyse dont l'agilité fait penser à Emmanuel Berl ; il a sa perspicacité dans cette manière si rare d'analyser l'accélération de l'Histoire.

À toutes les pages on se cogne aux contradictions des hommes pris dans la nasse et c'est tant mieux, car ces hommes-là ne furent que cela : conflit, aporie, chicane, incompatibilité, dénégation, dispute, antinomie... La vie en quelque sorte. Ils sont passés par toutes les étapes de l'amitié amoureuse, mais n'ont jamais versé dans l'oubli en dépit de l'éloignement, et surtout pas dans l'indifférence malgré l'énergie toute politique des fossoyeurs d'amitiés.

Maurizio Serra nous invite à revisiter le défunt xx^e siècle, mais autrement. Comme un débat d'idées ininterrompu. Le rêve ! Tout ce qui ne fait pas sens est éliminé. Pas de *small talk* ni de gâchis. Densité de l'information, fluidité de l'écriture. Ainsi naissent et vivent les essais historiques appelés à rester. Ce qui ne nous empêche pas ici ou là de manifester notre humeur.

Blèche, roman quelconque? Dur. *Sierra de Teruel* seulement digne d'intérêt? Injuste. Le prix Nobel ne constituerait plus un couronnement littéraire de portée mondiale? Discutable. De la Collaboration et de l'Épuration daterait le déclin de l'intellectuel français? Discutable là encore. Mais il lui sera beaucoup pardonné, car la gourmandise avec laquelle il se fond dans l'esprit français et s'immerge dans cette culture qu'il a aussi faite sienne est réjouissante. On pressent en lui, derrière l'honnête homme d'une exquise urbanité, l'homme de conversation et l'on voudrait poursuivre de vive voix les points de désaccord. Jusqu'à la chute selon laquelle, au fond, toute littérature est engagée d'une manière ou d'une autre, qu'on le veuille ou pas.

Il possède le sérieux et la rigueur de l'érudition universitaire sans sa prudence. Il affirme, seul moyen d'avancer. Le doute sans l'irrésolution. Ses sources sont si impeccables qu'elles nous font fermer les yeux sur l'incongrue mention d'un livre de Roger Peyrefitte en référence. À de récents entretiens avec les ultimes survivants de cette Atlantide littéraire, et aux meilleurs textes publiés sur l'époque en français, en anglais et en allemand, il a le bon goût d'en ajouter en italien, références inconnues de nous, enrichies de surcroît d'adresses de sites Internet. Gabriele D'Annunzio a rarement été autant mis à contribution dans un essai sur des écrivains français. Malraux ne clamait-il pas qu'il voulait être D'Annunzio ou rien?

Quand j'entends le mot « fraternité », je sors mon Malraux, justement, un passage de son *Lazare*, mais je

ne me souviens pas l'avoir retrouvé sous la plume de Maurizio Serra. De mémoire : « Je cherche cette région obscure de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité. »

J'ai cru déceler entre les lignes une dilection pour Drieu La Rochelle, à moins que je n'y aie tout simplement projeté la mienne. La récente publication en français des souvenirs de Victoria Ocampo sur les liens qui l'unissaient à Drieu La Rochelle a réactivé le mythe en en rappelant les limites : celles d'une œuvre qui envoûte davantage les critiques et les écrivains que les lecteurs. Drieu demeure le grand frère désespéré sauvé par sa mort volontaire. Il s'est fourvoyé dans le fascisme et l'aurait fait du côté du communisme si son psychisme lui en avait laissé le temps. Fustige-t-on un égaré ? On lui tend la main.

Les trois frères ont eu chacun leur génie propre mais un seul a connu un destin tragique. Son absence a hanté les deux survivants jusqu'à la fin de leur vie. Trente ans sans lui. À la veille de sa mort, Malraux évoquait encore le souvenir de son ami disparu. Celui-ci n'avait aucun sens politique, ce qui est impardonnable au regard de l'Histoire, la sincérité de l'engagement eût-elle racheté les errements de la raison (et l'on sait combien la sincérité n'est pas un gage de génie en littérature). Mais en souvenir de la violence de *La Comédie de Charleroi*, de la douceur d'*Intermède romain*, des pages si françaises de *Rêveuse bourgeoise* et de la lumière d'*Une femme à sa fenêtre*, pour n'en citer que quelques-uns, on voudra d'abord l'aimer pour ses faiblesses, et son absence de

préméditation. Si l'esprit de calcul ne lui avait pas été étranger, il aurait clairement bifurqué au moment où il avait compris, avant ses amis, que la partie était perdue pour leurs champions : à la bataille d'El Alamein (octobre 1942). Et puis quoi, il fut un Européen convaincu que l'Allemagne seule vaincrait dans le combat de tous pour construire l'Europe contre le bolchevisme, un colabo par nécessité, un anglophile de goût et d'esprit que l'époque poussa à faire le voyage de Weimar ; mais en rien vénal ni délateur.

Si l'instinct de mort a jamais gouverné l'âme de ce fasciste-là, il ne s'appliquait qu'à sa propre pathétique personne. De plus il s'est fait justice, persuadé à juste titre que si on l'avait attrapé peu après la libération de Paris, il eût été emprisonné, jugé, condamné et exécuté entre Suarez et Brasillach. Trop emblématique pour en réchapper. Triste époque où l'on estimait moins répréhensible d'avoir réalisé d'énormes profits en construisant le mur de l'Atlantique, que d'avoir signé des éditoriaux se félicitant de ce que le mur de l'Atlantique protégerait la France allemande d'un débarquement allié. Mais se fût-il terré dans une cave quelque part en France ou dans une maison isolée en Europe, il eût été rattrapé par la justice en 1945, condamné à une lourde peine en 1946, amnistié en 1952, élu à l'Académie française en 1968, pléiadisé en 1972... Il y en eut d'autres.

Drieu La Rochelle était avant tout un bourgeois que la haine de soi et le spectacle de la décadence mettaient en colère contre toutes les bourgeoisies. La naïveté n'exuse pas tout chez un intellectuel dévoyé. Mais comment

dire à ceux qui le réduisent à son dandysme doriotiste et à sa collaboration mondaine que son appréhension du nazisme était moins politique que sensuelle? Maurizio Serra y parvient avec une finesse qui devrait désarmer les plus réticents. De même que son déshabillage du mythe Malraux n'entame en rien l'admiration que l'on peut porter à son œuvre et la fascination éprouvée pour le personnage qu'il s'était fabriqué.

Son intuition de départ était la bonne : il s'agit bien d'une fratrie d'écrivains. Mais le mystère d'une telle amitié est irréductible à l'intelligence d'un essai, si fouillé et perspicace soit-il.

Pour ceux qui ont un peu de mémoire et n'arrivent pas à se détacher de certains livres, la présence de ces morts est envahissante. L'un inventait, l'autre rêvait quand le troisième fabulait. Ces trois hommes n'ont jamais cessé de mentir, sauf lorsqu'ils mentaient en poètes ou en romanciers. Alors seulement ils disaient la vérité. L'un était communiste, l'autre fasciste et le troisième gaulliste, mais ce n'est pas pour cela qu'ils se sont fâchés, non plus que pour leurs distances vis-à-vis du surréalisme. Aragon a prétendu que Drieu l'avait dénoncé comme défaitiste mais, chronologiquement, ça ne tient pas. Ils ont été rivaux mais cela ne suffit pas non plus quand les liens sont si forts. Des histoires de femmes? Bien sûr, mais encore? Maurizio Serra avance qu'en toutes choses ils eurent des comportements d'amoureux. Ce qui explique plus logiquement qu'ils aient dit autant de mal les uns des autres. L'image qu'ils se renvoyaient ne leur plaisait pas car elle avait souvent la couleur sombre de l'échec.

Lisez leur histoire comme un traité de l'amitié par gros temps. À ce jour, il n'existait pas de photographie réunissant sur un même plan Malraux, Drieu et Aragon. Le siècle a pris son temps pour la développer. La voici.

Pierre Assouline.

« C'est peu vivre de ne faire qu'un personnage. »

Maurice BARRÈS,

Du sang, de la volupté et de la mort.

INTRODUCTION

FILS DE PERSONNE

Pour comprendre le siècle furieux que nous quittons à peine, rendre intelligibles son chaos et sa férocité, le chemin sinueux qu'ont tracé les intellectuels impliqués dans l'Histoire permet d'éviter les idées reçues et les affirmations péremptoires. Ils ont été nombreux à délaissier leurs carnets pour les tribunes de meetings, leurs plumes pour les fusils ou les commandes d'un avion, leurs personnages pour une idéologie forgée par un chef de guerre. Cependant trois figures se détachent en particulier et incarnent parfaitement cette aventure : Pierre Drieu La Rochelle, Louis Aragon et André Malraux.

Amis, frères même dans leur jeunesse, ils ont été séparés par le siècle et se sont affrontés avec d'autant plus de virulence que jamais ils n'ont pu oublier, étouffer leur affection réciproque. Drieu, dont le destin fut le plus tragique et reste le plus embarrassant, était inséparable d'Aragon avant de s'en détourner et de devenir, au milieu des années vingt, l'ami de Malraux – qui, en dépit de leurs choix, de la guerre et de la collaboration, s'attachera, discrètement, à en préserver l'héritage¹. Cela est suffisamment connu. On sait moins en revanche qu'il a hanté également, et jusqu'à la fin, la mémoire et les confidences d'Aragon².

1. Témoignage de Mme Brigitte Drieu La Rochelle à l'auteur, 5 avril 2007.

2. Témoignage de J. Ristat à l'auteur, 6 janvier 2007.

Dans la longue guerre civile européenne, beaucoup d'intellectuels sont montés au combat ; cependant, à la différence de Sartre, Camus ou Raymond Aron – pour ne citer qu'eux – Drieu, Aragon et Malraux sont entrés en scène dès le premier acte, dès ce premier conflit mondial qui a vu émerger, a engendré souvent, les principaux « -ismes » de l'époque, sur les plans politique – fascisme, nazisme, communisme, anticolonialisme, gaullisme, atlantisme, etc. – et culturel – futurisme, surréalisme, réalisme, spiritualisme, irrationalisme, hermétisme, etc.

Bien d'autres « frères » ont été « séparés » par ces temps tourmentés. Songeons à l'aventure de Klaus et Erika Mann, frère et sœur complices, peut-être jusqu'à l'inceste, et à leur lien fatal avec « Mephisto », Gustav Gründgens, le plus grand homme de théâtre de sa génération, amant de Klaus et mari d'Erika : dans le Berlin de l'inflation et de la montée du nazisme, Gründgens choisira le pacte avec Faust-Hitler tandis que sa femme et son beau-frère prendront le chemin de l'exil et de la lutte. Dans la Madrid des années vingt, entre la *residencia universitaria* et les joutes interminables des cafés *Pombo* et *Platerias*, ce sont García Lorca, Buñuel et Dalí qui se rencontrent, s'aiment et ne se quittent plus jusqu'à ce que le premier s'écroule sous le plomb phalangiste contre un mur taché de sang¹. Les jeunes poètes enragés de l'entre-deux-guerres, Auden, Isherwood, Spender, attendent dans les *colleges* d'Oxford et de Cambridge l'heure de quitter le cricket, Virgile et Kipling pour plonger dans les flammes de la Chine et de l'Espagne, loin de leur capitale maussade que le *Blitz* épargne encore².

Deux centenaires que nous venons de célébrer s'inscrivent

1. Cf. M. Delgado et A.-J. Poust (éditeurs), *Lorca, Buñuel, Dalí. Art and Theory*, London, Bucknell University Press, 2001. On ne condamnera jamais assez le meurtre insensé de cet immense poète. Encore faudrait-il évoquer les repréailles républicaines, trois mois après son exécution, à Paracuellos de Jarama, pendant le siège de Madrid, où périrent quelque deux mille otages, dont l'aimable dramaturge Pedro Muñoz Seca, bien moins engagé politiquement que ne l'avait été Lorca.

2. Cf. les Mémoires de S. Spender, *Autobiographie, 1909-1950*, Paris, C. Bourgeois, 1993.

également dans la perspective de la fraternité séparée. Celui de Mircea Eliade d'abord, militant enthousiaste, avec sa première épouse Nina Mares, de la Garde de Fer fascisante dans la Bucarest en révolte des années trente, et leur ami intime, l'écrivain Mihail Sebastian, promis aux abjectes exactions antisémites des temps de guerre. Celui de Guido Piovene ensuite, sorte de Mauriac italien, aristocrate et catholique, qui se taille la part belle dans le journalisme fasciste le plus virulent, y compris au moment des lois « raciales », alors que son fraternel camarade d'études, le philosophe juif Eugenio Colorni, marié à l'exilée allemande Ursula Hirschmann que tous deux convoitaient, disparaît dans la résistance antinazie¹.

Pourtant, la situation de nos trois auteurs est particulière en ce qu'elle repose à la fois, et dès le début, sur la fraternité et la séparation.

* * *

La version italienne de cet ouvrage, aujourd'hui largement remanié, arborait, sur un bandeau de couverture, l'inscription : « *Il fascista. Il comunista. L'avventuriero.* » Excès de simplification ? On nous l'a reproché. Cependant, ce sont bien les critères, réducteurs, qui caractérisent encore largement ces auteurs à l'étranger tant l'idéologie va de pair avec la littérature, voire la précède². La situation est-elle d'ailleurs si différente en France ? Considérons le fasciste Drieu, qui n'a été tel à proprement parler que dans les dix ou douze dernières années de sa vie – encore le fut-il de façon si contradictoire,

1. Ténébreuse affaire de délation ? Piovene, auteur des *Furies* (Paris, Grasset, 1965) et *Les Étoiles froides* (Paris, Grasset, 1970), cherchera toute sa vie à se laver de ce soupçon atroce, jusqu'à ses derniers romans et à cette paralysie progressive qui détruira l'un après l'autre les centres nerveux de son corps, n'épargnant que son cerveau, intact comme une « étoile froide ». Ursula Hirschmann, fondatrice de l'association Femmes pour l'Europe à Bruxelles, épousa en secondes noces l'un des « pères » de l'Europe unie, Altiero Spinelli, qui appartenait au même cénacle que Colorni.

2. Pour le cas de Malraux, cf. la bibliographie italienne (qui ne compte pas moins d'une centaine de titres) établie par M. Tiberio et que nous a obligeamment transmise Aziz Bennis, documentaliste de l'excellente association des Amitiés internationales André Malraux (AIAM), <http://www.andremalraux.com>.

paradoxale et tourmentée qu'il ne trouva réellement sa place dans aucune des familles du fascisme international, ni même de la collaboration. Où l'auraient porté son intelligence ondoyante, sa sensibilité d'écorché vif, sa curiosité dévorante s'il n'avait opté pour l'irréparable, assumant le poids d'une défaite qui n'était ni entièrement ni exclusivement la sienne? Est-ce en raison de ce choix que son œuvre littéraire la moins politisée et la plus réussie, du *Feu follet* à *La Comédie de Charleroi*, n'a toujours pas droit aux honneurs de la Pléiade¹ alors qu'ils ont été accordés depuis longtemps aux romans de Céline et de Malraux, et plus récemment d'Aragon – y compris à ces *Communistes*, soigneusement retouchés par l'auteur pour les rendre présentables? S'il s'était éteint d'une mort naturelle, en 1932 ou en 1933, avant le délire doriote, quel lecteur contemporain, découvrant *Mesure de la France*, *Genève ou Moscou* ou *L'Europe contre les patries*, ne lui accorderait une place de choix aux côtés d'Emmanuel Berl, Bertrand de Jouvenel ou du premier Raymond Aron, parmi les pourfendeurs des erreurs de Versailles et de la course aveugle du continent vers un nouveau désastre²?

Hélas, aucun de ces essais n'est aujourd'hui disponible en édition courante et ils sont généralement ignorés même des lecteurs des œuvres romanesques de Drieu. La publication, il y a quelques années, du *Journal* complet des années quarante et de la correspondance avec sa première épouse semble avoir compliqué les choses, au lieu de contribuer à les éclaircir. Ces textes saisissants, édités avec un admirable souci scientifique, auraient pu aider à distinguer enfin entre phobie et réalité dans ses partis pris idéologiques, à comprendre la soif d'absolu que Drieu, proche en cela de Pavese et Pasolini, enrobait des apparences les plus funestes pour mieux se condamner au

1. La parution en Pléiade d'un volume de textes littéraires choisis (romans, récits et nouvelles) vient d'être finalement décidée pour 2011 – communication de Julien Hervier à l'auteur, 20 juin 2007.

2. C'est dans ce sens, nous semble-t-il, qu'il faut lire l'affirmation de Pierre Andreu: «Drieu a été un grand et malheureux écrivain politique» (*Drieu, témoin et visionnaire*, préface de D. Halévy, Paris, Grasset, «Les Cahiers verts», 1952, p. 201).

Dépôt légal : février 2008.
Numéro d'édition : 151163.
Numéro d'impression : ???

Imprimé en France.